

Mauvais roman

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20h sur le port face au voilier la Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. » Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide » ».

Non, décidément ça n'allait pas du tout, se dit Yann en décroisant puis recroisant les jambes et en tirant nerveusement sur sa cigarette, agacé. Non mais qu'est-ce que c'était que ce début. On se croyait à mi-chemin entre une annonce Meetic et un mauvais roman policier pseudo-trash avec une prostituée retrouvée égorgée dans une ruelle et du sexe à toutes les pages. Assez, il en avait plus qu'assez de rester toute la journée scotché à son écran d'ordinateur, à ébaucher quelques lignes avant de tout effacer, de fumer une (énième) cigarette et d'enchaîner sur un (énième) morceau de saucisson. Preuve de son incompétence littéraire, il avait déjà pris six kilos depuis qu'il avait décidé de « devenir un écrivain célèbre » (la bonne blague !) sur les conseils avisés de sa très chère tante Mildred qui voyait en lui une sorte d'être supérieur capable de pondre des lignes dignes de ce bon vieux Proust. Quel imbécile il avait été de suivre ses conseils, de tout quitter, son emploi de cadre chez Orange, sa position confortable et bien rémunérée, pour suivre ses rêves d'enfant. Il repensa à la citation qui se trouvait au-dessus du bureau de Zola à Médan, « nulla dies sine linea » (« pas un jour sans une ligne »). Avec une ligne comme « ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? », il n'allait clairement pas révolutionner le monde littéraire.

L'évocation de sa tante Mildred le replongea comme d'habitude dans l'évocation heureuse de ses souvenirs d'enfance. Mildred était une grande femme à la tignasse rousse flamboyante, à l'esprit bohème et rêveur ; elle occupait un petit emploi de serveuse, et, pendant son temps libre, elle chaussait ses grandes bottes de marche pour aller faire des promenades le long de la mer. Elle pouvait marcher pendant des heures. Yann avait passé le plus clair de son enfance chez elle, à Loctudy, où il vivait quelques rues plus loin avec ses parents : il se souvenait des dîners ensemble rue du Port ; ils mangeaient les moules-frites qu'elle avait préparées avant qu'elle ne parte travailler au bar le Gwenn Ha Du, le laissant

seul dans l'appartement éclairé où il n'avait rien d'autre à faire que d'écrire les histoires qu'il se racontait à lui-même pour tenter d'oublier sa peur d'être seul, petit garçon, dans cet appartement vide déserté par sa tante. Au fond, se dit-il, cette première approche de l'écriture aurait pu l'en dégoûter, il aurait pu rêver cadre plus idyllique pour devenir écrivain que la solitude immense à laquelle il était confronté dans ces instants. Eh bien, pas du tout : les soirées passées seul chez tante Mildred avaient finalement été des moments privilégiés. Il se rappelait avec émotion comment, quand elle rentrait, elle déclarait, dénouant ses cheveux roux qu'elle avait attachés pour le travail et ôtant son t-shirt noir pour le troquer contre un gros pull marin : « en route, mauvaise troupe ! » et l'emmenait, à deux ou trois heures du matin, se promener sur la petite plage du Phare, où la mer, calme, apaisée, semblait reprendre ses droits après l'excitation et la foule de la journée. Eclairée par la lune, on ne la voyait qu'indistinctement, mais le clapotis des vagues, doux, semblait occuper tout l'espace et le bruit du ressac s'était inscrit dans sa mémoire ; dès qu'il l'entendait, maintenant, cela le replongeait dans les affres de la mélancolie.

Une mélancolie pas du tout productive, cela dit : à part se répéter inlassablement « quand j'étais jeune blablabla », Yann ne parvenait pas à puiser dans ses souvenirs et son expérience de vie pour écrire un roman un tant soit peu intéressant (« ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? », merde ! ça lui faisait penser à ce que Valéry disait de la phrase « La marquise sortit à cinq heures » : que cette phrase était l'archétype de l'inanité du roman. Eh bien voilà. Lui était l'archétype de l'inanité du genre humain). Il aurait voulu pouvoir écrire une histoire qui se serait inspiré de sa propre vie ; il était intimement convaincu que c'était le seul moyen de rendre le récit intimement vrai, juste, de toucher un point sensible, de dépasser le stade du mauvais roman de gare.

Et le voilà qui se retrouvait à écrire des phrases qui mêlaient bateau, grand-mère et numéro de téléphone. Il ne savait pas du tout comment cela lui était passé par la tête : aux dernières nouvelles, il n'avait jamais lu les annonces dans le journal (d'ailleurs, qui en passait encore aujourd'hui ?), ni d'ailleurs rencontré de mamie rockeuse qui comptait partir Dieu sait où avec un jeunot. Vraiment, le pourquoi du comment lui échappait. Malgré tout, il avait ressenti le besoin d'écrire ces lignes. Il ne savait même pas comment il allait les continuer. Cela dit, ce n'était pas forcément plus mal : Aragon avait écrit *Aurélien* en méditant juste la première phrase : « la première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide », mais n'avait, de son propre aveu, aucune idée de ce qui allait venir après. Peut-être était-il un peu comme Aragon, finalement- cette idée le flatta, et il esquissa machinalement un sourire

un peu arrogant en haussant les épaules avec fausse modestie. Il secoua la tête pour chasser ces pensées stupides, revint à ses moutons et se demanda réellement : pourquoi ce besoin d'écrire ces quelques lignes ? Était-il possible que la grand-mère de son texte évoquât une sorte de personnage présent dans son inconscient qui ressurgissait brusquement à travers son roman, lui envoyant une sorte de message subliminal ? quel message ? était-il gravement névrosé ? que signifiait le voilier ? avait-il une signification ? Freud pouvait-il l'aider ? Il saisit son clavier, tapa fiévreusement « signification bateau psychanalyse », et lut la chose suivante : « « Les symboles sont plus ou moins proches de nos préoccupations ou de notre contexte de vie, ils en sont aussi parfois très éloignés. Un rêveur ne prenant jamais le bateau peut très bien se retrouver en rêve, traversant la mer en paquebot ou en radeau ! Un symbole possède à la fois une signification personnelle, en fonction de son vécu, ou une signification universelle, commune à toutes les cultures. Exemple pour le bateau dont la signification symbolique est : la traversée, la nouvelle vie, l'évasion, les grands espaces, voire le long mûrissement ? » Ah super. Ça lui faisait une belle jambe. Il allait donc se retrouver à « traverser la mer en paquebot ou en radeau » pour préparer une « nouvelle vie », un « long mûrissement ». Merveilleux. Et son roman dont le niveau d'avancement, pendant ce temps-là, restait à peu près nul.

Yann referma d'un geste rageur son ordinateur qui émit un net craquement – et hop, un petit Mac à 3000 euros à balancer à la poubelle-, alluma Radio Classique pour se détendre- c'était Bach et plutôt que de le calmer, les quelques notes douces du *Prélude* qui résonnèrent lui donnèrent envie de tuer le monde entier-, se mit à faire les cent pas dans le salon étroit, donna un coup de pied dans le joli vase bien laid offert par un ami qui faisait toujours des cadeaux pourris, puis écrasa sa cigarette dans le cendrier posé sur la table, enfila ses chaussures dans le vestibule et sortit en claquant la porte.

Dehors, le froid le saisit. Absorbé par sa rage d'écrire (comme ça sonnait prétentieux : sa rage d'écrire ! pour un auteur raté comme lui), il avait oublié de mettre sa veste et l'hiver breton, glacial et humide à la fois, semblait pénétrer l'intérieur de sa chair et atteindre ses os. Grelottant, il regarda à droite et à gauche la rue déserte, faiblement éclairée par quelques lampadaires placés de loin en loin et dont la lumière peinait à s'étendre dans la brume de la nuit tombée tôt. Finalement, il se dirigea à grands pas vers le port, serrant contre lui son maigre pullover, en se disant que, peut-être, la vue des bateaux et de la mer suffirait à le calmer. Il éprouvait beaucoup de colère envers lui-même, et aussi une immense angoisse,

toujours la même : pourquoi avait-il grandi ? pourquoi n'avait-il plus, comme à cinq ans chez Mildred, cette simplicité d'écriture, cette facilité à manipuler les mots ?

Il dépassa la rue du Port, l'ancien appartement de Mildred, auquel il jeta à peine un regard, et déboucha sur le vaste port de commerce. Il se mit à déambuler sur le port, et sentit progressivement le calme l'envahir : là, il était bien, il était enfin dans son élément ; la mer ne lui demandait pas de comptes, elle ; elle n'attendait pas de lui, comme un éditeur mesquin, la Ligne Parfaite, la Ligne suprême, qui le sortirait enfin du Cercle Officieux des Auteurs Ratés, ferait de lui- enfin ! - un auteur de talent, inspiré, à même d'écrire un vrai roman. Il se mit à marcher le long du port, contourna la poissonnerie fermée, pour se diriger vers le port de plaisance. Là, les bateaux étaient sagement alignés, désertés en cette froide soirée d'hiver. Il s'avança sur l'un des pontons pour se rapprocher de la mer et contempler paisiblement l'Odette qui s'esquissait un peu plus loin. Une bouffée de calme l'envahit. Il se dit qu'à ce moment présent, il aurait pu écrire, mais comment décrire les sentiments si vrais qui l'animaient ? Comment exprimer son amour pour cette ville, Loctudy, pour ses habitants, ses rues et ruelles bordées de maisons aux toits d'ardoise, sa plage, ses bateaux, sa mer, jusqu'à ses coquillages mêmes ? Il repensa aux premières lignes qu'il avait esquissées : « Rendez-vous demain samedi à 20h sur le port face au voilier la Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions ». Il sourit, avec un peu d'amertume : il était 20 heures, en ce samedi de décembre, il était sur le pont, mais contrairement au héros de son livre manqué, il ne lui arrivait rien de palpitant, il n'avait toujours pas la clé du roman réussi. Comment avait fait Aragon ? comment avait-il pu écrire ce qui se passerait entre Aurélien et Bérézina, comment avait-il pu offrir au monde un tel chef d'œuvre sans même le préméditer ?

Yann soupira, se détourna du paysage et se retourna. Alors qu'il commençait à remonter distraitemment le ponton pour rentrer chez lui, quelque chose sur un voilier éveilla son attention : une inscription, à demi effacée mais néanmoins visible, qui indiquait « la Bérézina ». Comme c'était étrange. Une sorte de sentiment de curiosité mêlée d'attendrissement, mais aussi de peur, l'immobilisa quelques instants devant le bateau. Il se dit qu'il avait peut-être eu un pressentiment, qu'il avait deviné qu'il allait voir ce voilier en particulier en écrivant les premières lignes de son roman. Mais non, c'était sans doute un simple hasard. Il se retourna finalement et s'apprêtait à repartir quand une voix derrière lui l'arrêta :

- Alors, mon cher ? vous ne voulez pas monter ?

De surprise, son cœur manqua un battement. La voix était chevrotante, douce, mais avec cette douceur un peu âpre des gens qui ont beaucoup fumé, voyagé, qui ont tout vu, sont désabusés mais sans rancœur. Il se retourna d'un seul coup. Bingo : elle était là, la vieille dame intrépide, elle était venue.

- Eh bien, monsieur, vous vous décidez ? Certes, j'admets ne pas avoir attendu que vous m'appeliez pour venir au rendez-vous ; mais cela fait si longtemps que je vous attends ; si vous daigniez quitter cet air hébété pour monter dans le bateau, cher ami...

Tout ça était tellement cliché. Il était 20 heures, il était sur le port, la vioque juste à côté de lui, en train de lui faire du charme. Quand même, il ne pouvait pas tomber si bas. Ça faisait *so* Guillaume Musso.

FIN